grand éloge de ce groupe; nous en extrayons le passage suivant : « Cet ouvrage est capital, et, soit par l'importance du travail, soit par l'intérêt qui s'attache à une grande composition, il vaut qu'on s'y arrête..... Nous avons cru comprendre que la famille accablée fait halte sur un roc, contre lequel vient se briser la première charrue inventée par l'homme et formée d'un tronc d'arbre armé d'une de ses racines. Découragé par d'impuissants efforts, Adam se livre au désespoir; derrière lui, Eve semble demander grâce pour elle, dont la séduction si rudement punie a causé l'universel malheur... Ce trait bien senti est exprimé d'une manière touchante... Le jeune Caïn est à lui seul une figure digne d'attention; mais, considéré relativement à la pensée du groupe, il serait à désirer, selon nous, que l'artiste lui eût conservé davantage, de même qu'à Abel, le caractère habituel de l'enfance. A côté de la désolation du père et de la mère, ces attitudes insouciantes déroutent la réflexion. Les enfants s'affligent ou s'effrayent toujours du désespoir de ceux dont leur impuissance personnelle a besoin. »

Famille malheureuse (LA), tableau de Prudhon et de Mlle Mayer. — L'histoire de ce tableau est un drame, comme le sujet lui-même. Prudhon, séparé de sa femme, qui pendant de longues années l'avait tourmenté par son humeur acariâtre, avait trouvé dans une de ses élèves, Mlle Constance Mayer, une amie pleine de tendresse et de dévouement. Les deux artistes, unis étroitement par la communauté des goûts et des sentiments, menaient une vie calme, retirée, laborieuse, lorsque Prudhon reçut la nouvelle que sa femme légitime était gravement malade. Mlle Mayer, dont l'esprit, depuis quelque temps, était maladif, inquiet, jaloux, surexcité, fit à Prudhon cette brusque question : « Vous remarieriez-vous, si vous deveniez veuf? — Jamais! » s'écria Prudhon, en faisant un geste d'effroi. Le malheureux ne songeait alors qu'à la vie affreuse que sa femme lui avait faite. Mlle Mayer atterrée, silencieuse, quitta son ami, gagna son appartement, se mit devant une glace et se trancha la gorge d'un coup de rasoir. Elle tomba morte... Qu'on juge du désespoir de Prudhon! Il se jeta sur le corps de son amie; il le serra convulsivement et le couvrit de larmes. On eut mille peines à l'arracher à ce navrant spectacle. A partir de ce jour, il devint triste et sombre et survécut moins de deux ans à celle qui l'avait aimé jusqu'à en mourir.

Mlle Mayer, dans les derniers temps de sa vie, avait conçu et ébauché un tableau représentant une *Famille malheureuse*. Prudhon voulut terminer cette peinture; il y mit tout son cœur, tout son génie; il en fit un chef-d'œuvre. Voici le sujet de la composition :

Dans une étroite mansarde, près d'une misérable couche, un pauvre père de famille voit sa dernière heure venir; il est assis sur un tabouret, la tête appuyée sur le sein de sa femme, qui reste debout derrière lui et qui le soutient des deux mains; deux petits garçons sont assis devant leur père, l'un joignant les mains avec une douleur bien naïve, l'autre appuyant sa tête sur les genoux du malade et pressant sa main défaillante; une jeune fille, plus âgée, debout derrière ses frères, sanglote, le visage caché dans son tablier.

Rien de plus touchant que cette scène; rien de plus saisissant que cette infortune et cette misère.

La *Famille malheureuse* fut exposée au Salon de 1822, où elle obtint un très-grand succès, dû sans doute à sa valeur artistique, mais aussi à l'émotion excitée par la fin tragique de Mlle Mayer. Un des biographes de Prudhon, M. Charles Clément, raconte que, le duc de Fitz-James ayant fait offrir 15 à 20,000 francs de cette peinture, l'artiste la laissa pour 5,000 francs à M. Odiot, disant à la personne chargée de lui faire les offres du duc : « J'aime mieux voir mon tableau entre les mains d'un amateur sincère qui l'aimera, qui ira chaque jour le regarder, à qui il procurera une vive et vraie jouissance, qu'entre celles d'un grand seigneur qui lui jettera à peine un coup d'œil le lendemain du jour où il sera entré dans sa galerie. » Le tableau devint plus tard la propriété de la duchesse de Berry et ensuite celle de M. de Lariboisière.

Prudhon fit une très-belle lithographie de la *Famille malheureuse* pour le journal l'*Album*. Il écrivit à l'éditeur de cette publication un billet pour le prier de dire que le tableau était de l'invention de Mlle Mayer; il ajoutait : « C'est là une fleur à jeter sur sa tombe et à joindre à celles qui composent la couronne de gloire que son pinceau gracieux et distingué lui a méritée. Cet acte de justice, que réclame de votre sensibilité un cœur encore pénétré de sa douleur, sera pour lui inappréciable. »

M. de Boisfremont, ami intime de Prudhon, a fait une reproduction de la lithographie de ce maître. Le tableau a été gravé aussi par Toussaint Caron, et au trait dans la *Galerie des arts* de Reveil (VIII, pl. 125).

Famille malheureuse (UNE), tableau d'Octave Tassaert. — Deux femmes, la mère et la fille, sont groupées dans une étroite mansarde, épuisées par les privations et tremblantes de froid. La mère, déjà âgée, contemple avec une morne résignation une image de la Vierge accrochée à la muraille; la fille sanglote. A la distinction de leur physionomie et à quelques détails du costume, on devine que ces deux femmes n'ont pas toujours été dans un pareil dénûment. Ce tableau, exposé au Salon de 1850, a été acheté par l'Etat et a figuré au musée du Luxembourg.

Quelques artistes ont retracé aussi les joies de la famille. J. Greenwood a gravé d'après Van Herp, en 1768, une composition intitulée la *Famille heureuse*. Diverses scènes de mœurs populaires ont été gravées, sous les titres de : la *Famille du bûcheron*, par P. Aveline, d'après Ph. Wouverman; une *Famille de gueux*, par L. Businck; la *Famille en goguette*, par P.-C. Baquoy, d'après Freudenberger; la *Famille du fermier*, par Beauvarlet, d'après Fragonard, etc.; une *Famille normande menacée par la marée montante* et une *Famille savoyarde menacée par la chute d'une avalanche*, deux pendants gravés par Jazet, d'après Lecomte. A. van de Velde a peint la *Famille du pâtre* (musée du Louvre, no 540); Horemans, la *Famille du cordonnier* et la *Famille du tailleur* (musée des Offices); Colin, une *Famille de pêcheur* (lithog. par Marin Lavigne); Ant. Béranger, une *Famille villageoise* (Salon de 1849); Ad. Leleux, une *Famille de Bédouins attaquée par des chiens* (Salon de 1850); Eugène Delacroix, une *Famille arabe* (Exposition universelle de 1855); Hœckert, une *Famille de pêcheurs lapons* (Salon de 1857); Gallait, la *Famille du prisonnier*, etc.

Parmi les compositions historiques nous citerons : la *Première famille*, groupe en marbre, par Garraud; la *Famille de Darius devant Alexandre*, tableaux de Le Brun (au Louvre) et de Mignard (au musée de Saint-Pétersbourg); une *Famille livrée aux bêtes du cirque, sous Néron*, groupe, par Maindron (Salon de 1836); une *Famille juive insultée par les truands, sous Charles VI*, tableau de Ed. Moyse (Salon de 1870); la *Famille royale au temple*, tableau de E.-M. Ward (Expos. universelle de 1855), etc. Dans un autre genre, nous devons mentionner la *Famille du satyre*, estampe d'Albert Dürer, datée de 1505.

FAMILLEUX, EUSE adj. (fa-mi-lleu, eu-ze; *ll* mll. — du lat. *fames*, faim). Fauconn. Se dit d'un faucon qui veut toujours manger : *Les faucons* FAMILLEUX *sont les meilleurs.*

FAMILLISME s. m. (fa-mi-lli-sme; *ll* mll. — rad. *famille*). Philos. soc. Amour de la famille, dans le système de Fourier, qui en fait une des quatre passions cardinales : *L'éducation est la branche primordiale du* FAMILLISME. (Fourier.)

FAMILLISTE s. m. (fa-mi-lli-ste; *ll* mll. — rad. *famille*). Hist. Nom donné aux membres de deux sectes, l'une anglaise, l'autre américaine, qui parurent au XVIe siècle et prirent le nom de *familles d'amour*.

FAMIN (Pierre-Noël), physicien et poëte, né à Paris en 1740, mort en 1830. D'abord curé de Sanois, près de Fontainebleau, il se rendit à Paris en 1780, fut attaché, grâce à Mme de Genlis, à l'éducation des fils du duc d'Orléans, s'installa au Palais-Royal et ouvrit, en 1784, un cours gratuit de physique et d'électricité, que 1789 vint interrompre. Pendant la Révolution, il conserva son appartement au Palais-Royal; mais il se vit contraint de le quitter lors de l'installation du tribunat. Famin passa le reste de sa vie dans la plus complète obscurité. On a de lui : *Cours abrégé de physique expérimentale* (Paris, 1791); *Considérations sur le danger des lumières trop vives pour l'organe de la vue* (Paris, 1802), et des écrits purement littéraires : le *Mariage impromptu*, vaudeville en un acte (Paris, 1775, in-8o); l'*Obligeant maladroit*, comédie en trois actes et en vers (Paris, 1793, in-8o); *Mes opuscules* et *Amusements littéraires* (Paris, 1820, in-8o).

FAMIN (Stanislas-Marie-César), diplomate et littérateur français, né à Marseille en 1799, mort en 1853. Il fut chancelier de légation en Italie, à Lisbonne, à Londres et à Pétersbourg, consul de France à Yassy en 1852, puis à Saint-Sébastien. Ses principaux ouvrages sont : *Cabinet secret du musée de Naples* (1832, in 4o); *Histoire des amazones* (1834); *Histoire des invasions des Sarrasins en Italie du VIIe au XIe siècle* (1843, in-8o), inachevée; *Histoire de la rivalité et du protectorat des Eglises chrétiennes en Orient* (1853, in-8o), livre où sont exposées clairement les premières causes de la guerre de Crimée, etc. Famin a laissé en mourant plusieurs ouvrages inédits, dont le plus important est une *Histoire monétaire du Portugal*.

FAMINE s. f. (fa-mi-ne — du lat. *fames*, faim). Grande disette d'aliments dans une contrée : *La* FAMINE *a conduit plus d'une fois à l'anthropophagie.* (Barbaste.) *La guerre est une grande cause de* FAMINE, *parce qu'elle nuit à la production et gaspille les produits.* (J.-B. Say.) *A la Chine, de temps immémorial, c'est la* FAMINE *qui est chargée du balayage des pauvres.* (Proudh.)

A la disette, enfin, succède la *famine*.
DELILLE.

Et la pâle *famine*, et la peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.
BOURSAULT.

— *Crier famine*, Se plaindre de sa détresse, de son dénûment :

Elle alla *crier famine*
Chez la fourmi sa voisine.
LA FONTAINE.

‖ *Crier famine sur un tas de blé*, Se lamenter comme si l'on était fort malheureux, tandis qu'on se trouve dans l'abondance.

— Hist. *Pacte de famine*, Conspiration de gens riches qui s'associèrent, sous Louis XV, pour amener des disettes factices : *Louis XV était le plus fort actionnaire du* PACTE DE FAMINE. (Proudh.)

— **Épithètes.** Longue, triste, cruelle, horrible, terrible, affreuse, épouvantable, effroyable, pâle.

— **Syn. Famine, disette.** V. DISETTE.

— **Antonyme.** Abondance.

— **Encycl.** Hist. et économ. sociale. De tous les fléaux qui frappent l'humanité, la *famine* est sans contredit le plus terrible, parce que ses ravages atteignent à la fois des populations entières, parce que la durée en est indéfinie et qu'aux souffrances du jour viennent s'ajouter les anxiétés d'un lendemain sans espoir. Toutefois, hâtons-nous de le dire, de toutes les calamités publiques c'est celle que le génie de l'homme peut le plus efficacement prévenir et combattre. Chez un peuple, en effet, le risque de *famine* est en raison inverse de son degré de civilisation. A la honte des temps modernes, on a vu tout récemment une vaste contrée, la Hongrie, se débattre péniblement dans les angoisses de la faim; mais ce désolant spectacle était dû à des circonstances politiques toutes particulières. De tels phénomènes ne se reproduiront plus. En dépit des rivalités politiques qui maintiennent entre les peuples de regrettables antagonismes, la solidarité humaine n'est pas un vain mot, et qu'est-ce que la solidarité, sinon une assurance mutuelle contre le malheur?

Ce serait une lamentable histoire que celle des désastres causés par la *famine* depuis l'origine des sociétés. Nous ne la parcourrons, et encore très-rapidement, que pour en rechercher les causes et en recueillir d'utiles leçons. La cause la plus générale de la *famine*, aggravée le plus souvent par une foule d'autres causes occasionnelles et secondaires, c'est l'insuffisance des récoltes, due à l'intempérie des saisons, gelées, inondations, sécheresses, ravages des insectes, etc., etc. Il est extrêmement rare, à la vérité, que ces calamités sévissent à la fois sur les deux hémisphères et même sur des régions d'une certaine étendue. Quand la récolte manque sur un point, elle abonde sur un autre. Mais si le pays dépourvu est pauvre et mal gouverné; s'il est isolé des autres par l'absence de commerce ou de voies de transport; si la guerre civile ou la guerre étrangère ajoute à ce mal ses dévastations et rend impossible la circulation des subsistances; si enfin l'urgence des besoins pousse les populations désespérées à dévorer jusqu'aux semences qui seraient le salut de l'avenir, la *famine* alors n'a plus de limites et ne se termine que par la dépopulation. C'est ainsi qu'on a vu de riantes contrées se changer en d'effroyables déserts.

La prévoyance à long terme est une vertu sociale. La vue de l'homme, à l'état sauvage, ne dépasse guère celle de la fourmi, qui n'amasse que pour un hiver. Aussi, chez les peuplades sauvages, sédentaires ou nomades, chez les premières surtout, la *famine* a-t-elle toujours été un fléau permanent. Il y a deux siècles à peine, les immenses régions de l'Amérique du Nord, dont le sol fécond se prête aujourd'hui aux productions les plus variées, ce vaste empire, à qui l'un de ses chefs promettait avant peu une population de 300 millions d'habitants, ne renfermait que quelques tribus disséminées le long des côtes et sur les bords des lacs et des rivières. D'après les écrivains les plus compétents, la population indienne ne s'élevait pas au delà de 3 millions d'âmes environ. Sans doute l'exiguïté de leurs ressources, bornées à la chasse, à la pêche et à la cueillette, ne se prêtait guère au développement de la population; mais de longues et fréquentes *famines* y apportaient un obstacle plus invincible encore, et les premiers pionniers qui ont pénétré au delà des Alléghany ont souvent rencontré, du sommet de ces montagnes aux rives du Mississipi, des espaces de cinq cents lieues carrées où ne gisaient que des squelettes d'hommes évidemment morts de faim. Autre exemple : d'après Hérodote, la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange avait dû compter, au XIIe siècle avant notre ère, 50 millions d'habitants. Or, au temps d'Alexandre, elle n'en avait pas le quart, et bien certainement la *famine* avait passé par là.

Combien de fois la *famine* a-t-elle dû visiter l'Egypte sous le règne des castes sacerdotales et des premières dynasties pharaoniques! Les premiers travaux du Nil, qui fertilisèrent un sol ingrat, ne remontent pas au delà de la quatrième dynastie. Ils sont, en effet, contemporains des pyramides de Ghiseh. Détruites par le temps, reconstruites par Ramsès le Grand (Sésostris) et plus tard par les Ptolémées, les digues du Nil ont préservé de la *famine* l'Egypte et les contrées voisines. C'est la faim, nous dit l'Ecriture sainte, qui chasse en Egypte Abraham d'abord, puis, un siècle après, le peuple de Dieu tout entier (règne d'Apophis, dix-septième dynastie, 1,900 ans avant l'ère chrétienne). Les savants égyptiens prévoyaient à des signes certains l'exubérance ou l'insuffisance des récoltes. Tous songes et récits merveilleux à part, le fils de Jacob savait que des années de disette succèdent très-fréquemment à des années d'abondance. De là l'utilité des approvisionnements. Au fait, de tous les peuples de l'antiquité, les Egyptiens furent toujours les mieux pourvus de vivres. Ils les vendaient au poids de l'or, et l'on n'est pas surpris de voir leurs rois réunir des trésors qui s'élèvent jusqu'à 2 ou 3 milliards de notre monnaie. Quant à leurs contemporains, ils vivent au hasard. Les Phéniciens, qui tiennent la mer, s'approvisionnent de blés d'Afrique; mais les peuples continentaux meurent de faim une année sur trois. D'après la Bible, la disette est chez les Israélites une maladie endémique, et ce n'est pas sans raison que la loi de Moïse attribue au pauvre les épis tombés de la gerbe des moissonneurs.

Aussi agriculteurs que belliqueux, les Romains ne connurent pas la *famine* tant qu'ils furent pauvres. A peine devenus riches, ils commencent à manquer de vivres. Les maisons de campagne et les grands parcs envahissent la campagne de Rome. Les travaux agricoles sont désertés, et, pour ses subsistances, la populeuse capitale du monde ne compte plus que sur les pays lointains. La Sicile est d'abord son grenier, comme elle a été celui de la Grèce et de Carthage. La Sicile s'épuise. C'est en Egypte et sur le littoral africain que les flottes romaines vont chercher des blés dont le transport élève tellement le prix qu'il devient inabordable aux trois quarts de la population. Que demande la plèbe romaine? Des libertés? Non : du pain. De quoi se préoccupe César? Du pain. Comment Néron est-il devenu populaire? En distribuant du pain. Au forum où retentit encore la voix de Caïus Gracchus, le peuple souverain s'assemble en tumulte, et, cent ans auparavant, on eût vu dans cette agitation les signes précurseurs d'une sédition. Qu'y a-t-il donc? Une tempête sur mer qui a dispersé la flotte d'Ostie et compromis le pain du lendemain. *Famine* est mère de servitude, et la servitude ne préserve pas toujours de la *famine*. Sous Titus, l'an 79 de notre ère, il y eut une horrible *famine*. Les légions se mutinèrent et pillèrent en route les convois de vivres destinés à l'approvisionnement de la capitale. Titus avait été le témoin ou plutôt l'auteur d'une autre *famine* plus épouvantable encore. Il avait assiégé, pris et détruit Jérusalem. Or, pendant le siége de cette grande ville, où s'étaient réfugiés tous les habitants de la Judée, la *famine* devint telle, que les combattants qui tombaient sur la brèche étaient mangés par les autres, et qu'on en vint jusqu'à déterrer et pétrir la poussière des ossements.

Quel est donc le démon qui, des confins de la Chine à la mer Noire et de la mer Noire au Rhin, pousse les hordes barbares d'Attila? Ce démon, c'est la faim. Parmi les causes de la chute de l'empire romain, l'histoire n'a enregistré que les plus apparentes : despotisme oriental, décadence des mœurs, corruption des fonctionnaires, disparition du patriotisme et autres. Rome eût-elle conservé toutes ses vertus, que l'empire n'en eût pas moins succombé à un jour donné sous la pression extérieur du monde extra-romain. La faim chasse le loup du bois, dit un adage vulgaire; or c'est la faim qui chassait des forêts de la Scythie et de la Germanie des populations entières, hommes, femmes et enfants, dont la densité croissante ne se trouvait plus en rapport avec les ressources locales. Là est la cause de ces migrations périodiques des peuples, dont le courant du nord au sud et de l'est à l'ouest ne s'arrête qu'au XVe siècle, pour passer l'Atlantique au siècle suivant, et ne pas s'arrêter depuis. Un autre Marius eût exterminé les nouveaux Teutons, que l'effondrement de l'empire n'en était pas moins inévitable. L'invasion des barbares, c'est le règne de la *famine* universelle. Déjà, sous Trajan, la Mysie et la Pannonie sont désertées par l'agriculture. Plus tard, ce sont les Gaules. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on déplore le courant qui entraîne vers les villes les gens des campagnes. Par une conséquence naturelle du régime municipal qui sacrifie le hameau à la cité, comme aussi sous la pression du fisc, la charrue est abandonnée dans le centre de la Gaule, sur les rives du Rhône, par les cultivateurs qui vont grossir les bandes de Bagaudes et livrer aux légions romaines des batailles rangées. Les dévastations causées par la guerre étrangère et par la guerre civile ajoutaient encore à la détresse générale. Si l'herbe ne repoussait pas sous les pieds du cheval d'Attila, les épis ne refleurissaient pas davantage sous les pas de ses soldats. Les cinq années (451-456) qui suivirent le passage de ce torrent dévastateur furent cinq années de *famine*; et peu s'en était fallu que, faute de vivres, l'armée d'Aétius et de Théodoric ne se dispersât la veille de la bataille de Châlons, qui sauva l'Occident.

A dater de cette époque et pendant sept siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'affermissement de la monarchie, la disette devient l'état normal des peuples, et, sous le nom de *famine*, elle passe souvent à l'état aigu. Pour y échapper, les rois mérovingiens perçoivent en nature le revenu de leurs domaines, qu'ils entassent dans leurs résidences; les barons féodaux les imitent, et les clercs ajoutent la dîme à leurs rentes déjà si multipliées. Sous ce triple fardeau, l'agriculture languit et succombe. Quand le ciel inclément redouble ses rigueurs, la détresse est au comble. Dans l'année 541 il ne tombe pas une goutte de pluie en Europe et fort peu en Asie. Il en résulte une sécheresse et une *famine* qui dure trois ans. Ce sont les vaisseaux des petites républiques de l'Italie méridionale qui vont chercher les blés de l'Egypte et du littoral africain pour alimenter une partie des populations européennes. Sous Clovis II, une si horrible disette désola la France, que ce prince, après avoir épuisé le trésor public pour acheter du blé, fut obligé de faire enlever les lames d'argent qui recouvraient le chevet du tombeau de saint Denis et d'en distribuer la valeur aux pauvres. A cette occasion, Erchinoald, alors maire du palais, décréta des peines contre ceux qui cacheraient du blé ou bien le porteraient à l'étranger. D'autres *famines* vinrent sévir au VIIIe et au IXe siècle. Ce fléau destructeur se manifesta deux fois, en 779 à 793, sous le règne de Charlemagne, et une fois sous celui de Louis le Débonnaire, en 820. Après ce règne, pendant lequel les désordres politiques éclatèrent avec tant de fureur, les *famines* se multiplièrent. En 843, la disette était si grande, que les habitants faisaient du pain avec de la terre à laquelle ils mêlaient un peu de farine, et, en 845, plusieurs milliers d'hommes périrent de faim. On prétend qu'entre autres scènes affreuses durant la *famine* de 850, on vit les mères tuer leurs enfants et se nourrir de leur chair. Si l'on ajoute foi aux récits des chroniqueurs, ces horreurs, difficiles à croire, se renouvelèrent maintes fois dans la suite. De 855 à 876, on compte onze années de *famine* extrême, pendant une partie desquelles les hommes s'entr'égorgèrent pour se dévorer entre eux, tandis que, durant les autres, les morts restèrent la plupart du temps sans sépulture, faute de vivants pour les enterrer. Pendant le reste de la période carlovingienne, les mêmes scènes se reproduisirent, notamment dans les années 895, 899 et 940.

A peine Hugues Capet se fut-il assis sur le trône de France, que de cruelles *famines*, résultat des guerres et de la féodalité, vinrent décimer la population, en 987, 989, 990, 992, et furent suivies de la contagion des *ardents*, qui fit périr plus de 40,000 individus. A ces ravages se joignirent, de 1003 à 1008, ceux d'une maladie pestilentielle. On enterrait pêle-mêle les malades vivants avec les morts. « Les hommes furent réduits, dit Raoul Glaber, à se nourrir de reptiles, d'animaux immondes, et, ce qui est plus horrible encore, de la chair des hommes. De jeunes garçons dévorèrent leurs mères, et les mères, étouffant tout sentiment maternel, dévoraient leurs enfants. »

De 1010 à 1014, de 1021 à 1029, la *famine* exerça ses ravages. En 1031, les hommes, forcés de se nourrir de chiens, de souris, de cadavres, de racines d'arbres, d'herbes de rivières, mouraient par milliers. On arrêtait les voyageurs sur les routes, on les égorgeait, on se partageait leurs membres, que l'on faisait cuire, et on assouvissait sa faim par ces affreux repas. « Les personnes qui, pour fuir la *famine*, s'expatriaient, étaient, dit un contemporain, poignardées pendant la nuit, et dévorées par ceux mêmes qui leur donnaient l'hospitalité. Plusieurs attiraient des enfants de leur voisinage par de petits présents, et si ces enfants se laissaient prendre à ce piége, ils étaient tués et leurs corps servaient de nourriture. La rage de la faim était arrivée à ce point qu'on était plus en sûreté dans un désert, au milieu des bêtes féroces, que dans la société des hommes. On mit en vente, au marché de Tournus, de la chair humaine cuite... On ne voyait partout que des visages pâles, décharnés ou très-bouffis. La voix de ces malheureux était altérée, faible, et rappelait les cris des oiseaux expirants... Les cadavres, très-nombreux, et qu'on ne pouvait suffire à enterrer, devenaient la proie des loups. »

Depuis l'an 1034 jusqu'en 1066, la *famine* reparut souvent escortée de diverses maladies contagieuses. Les chemins, les carrefours, les cimetières, les églises, étaient remplis de malheureux qui répandaient des exhalaisons insupportables. Les villes, les bourgs, les villages, devenus déserts, n'offraient plus que des ruines. Ainsi, quarante-huit années de *famine* signalèrent les trois règnes de Hugues Capet, de Robert et de Henri Ier, qui comprennent un espace de soixante-treize ans. Sous les trois règnes suivants, ceux de Philippe Ier, de Louis VI et de Louis VII, dont l'intervalle est de cent vingt ans, le mal diminue; l'histoire, cependant, nous fait encore connaître trente-trois années de *famine*. La *Chronique de Verdun*, après avoir offert un tableau déplorable de la disette des années 1028 et 1029, dit que, dans un concile, on chercha un remède à tant de maux, ainsi qu'un moyen d'empêcher la population d'être entièrement détruite et le pays d'être réduit en désert. Le même fléau se fit ressentir dans toute sa rigueur à la fin du XIIe siècle. Une des causes principales de la *famine* semble être le régime de la féodalité. Les seigneurs entretenaient des guerres presque continuelles sur toutes les parties de la France, guerres où les laboureurs étaient enlevés de part et d'autre, torturés dans les prisons, où l'on brûlait et dévastait les villages et les récoltes; de sorte que souvent de vastes étendues de pays restaient pendant plusieurs années sans culture.

Les siéges et les blocus ont souvent causé la *famine* dans Paris. En 1359, Charles le Mauvais, roi de Navare, interceptant les arrivages, tous les comestibles s'élevèrent à des prix excessifs : un tonnelet de harengs, suivant Froissart, se vendait trente écus d'or. Des maladies contagieuses résultèrent de cette disette, et, dans le seul hôpital de l'Hôtel-Dieu, il mourait jusqu'à quatre-vingts personnes par jour. La disette occasionnée en 1418 par les pillages et les incendies qu'exerçaient les Armagnacs aux environs de Paris, fut, comme à l'ordinaire, suivie d'une maladie contagieuse qui fit de si prompts ravages que, dans l'espace de cinq semaines, on vit mourir à Paris cinquante mille habitants : les prêtres et les fossoyeurs ne pouvaient suffire aux enterrements. En 1420, un enfant fut trouvé sur le sein de sa mère morte de faim. Lorsqu'on donnait aux pauvres, la plupart disaient : « Donnez à un autre, car je ne puis manger. » Dans les rues, pendant l'hiver de cette année, on entendait hommes, femmes, enfants, crier : « Hélas! je meurs de froid! Hélas! je meurs de faim! » On trouvait sur les fumiers des enfants qui poussaient ces cris déchirants, sans que personne pût les secourir. Une *famine* affreuse, qui dura tout l'été de 1438 et une partie de l'automne, enleva un tiers de la population de Paris. Les loups venaient jusqu'au milieu des faubourgs, emportant les cadavres et quelquefois les enfants tout vivants; on fut obligé de mettre à prix les têtes de ces féroces animaux.

Pendant le siége de Paris par les troupes de Henri IV, en 1590, la capitale fut en proie à une affreuse *famine* : on mangea les animaux domestiques. Environ 2,000 chevaux et 800 ânes ou mulets, dont la chair se vendait à un très-haut prix, furent sacrifiés à la faim publique. Les chiens et les chats durent, par ordre supérieur, être portés dans les quartiers désignés; on les fit cuire dans de grandes chaudières, et, pendant quinze jours, on en distribua la chair aux pauvres avec une once de pain. « Les pauvres, dit un écrivain ligueur, témoin oculaire, mangeaient des chiens, des chats, des rats, des feuilles de vigne et autres herbes. Par la ville, on ne voyait autre chose que chaudières de bouillies faites avec du son d'avoine et herbes cuites sans sel, et marmitées de chair de cheval, ânes et mulets; les peaux mêmes et cuirs desdites bêtes se vendaient cuites, dont ils mangeaient avec grand appétit. S'il fallait un peu de pain blanc pour un malade, il ne s'en pouvait trouver, ou bien c'était à un écu la livre; les œufs se vendaient dix ou douze sols la pièce; le setier de blé valait cent ou cent vingt écus. J'ai vu manger à des pauvres des chiens morts tout crus, par les rues; aux autres, des tripes qu'on avait jetées dans le ruisseau; à d'autres, des rats et souris que l'on avait pareillement jetés, et surtout des os de la tête des chiens moulus. » Les rues de Paris se remplissaient de cadavres d'habitants morts de faim. Chaque matin, on trouvait cent, cent cinquante et jusqu'à deux cents cadavres, et « en trois mois de temps, dit le même chroniqueur, il s'est trouvé, de compte fait, treize mille morts de faim. » Dans les maisons des riches, on se nourrissait avec du pain fait de farine d'avoine. Les pauvres imaginèrent de pulvériser de l'ardoise et d'en faire une espèce de pain; ils allèrent plus loin, ils déterrèrent dans les cimetières les os des morts; ces os réduits en poussière formaient un aliment meurtrier qu'on nomma le *pain de Mme de Montpensier*.

Le règne de Louis XIV fut un des plus féconds en disettes. Les années 1660 à 1665, 1692 à 1695, furent affligées de ce triste fléau.

Pendant la guerre de Trente ans, l'Allemagne fut en proie à toutes les horreurs de la *famine*; elle perdit les deux cinquièmes de sa population. Les partis se sont renvoyé l'un à l'autre la responsabilité des atrocités qui furent commises. Mais, en bonne justice, les soldats de Gustave-Adolphe et de Bernard de Saxe n'eurent rien à envier aux bandits de Telly et de Wallenstein. La Lorraine, entre autres, que ravagèrent les Suédois, ne fut pas mieux traitée que Magdebourg, et six cents villes, bourgs et villages y furent si bien incendiés et détruits qu'il n'en resta que des monceaux de pierre, dont les loups prirent possession. Les bandes armées enlevèrent d'abord les bestiaux. On attela les chiens. Elles enlevèrent les chiens. Les hommes s'attelèrent à la charrue. On prit les hommes; et les femmes se mirent à errer, comme des bêtes fauves, par les forêts. De 1,200,000 habitants, il n'en resta pas 50,000. Le voyageur pouvait parcourir de quinze à vingt lieues de pays sans rencontrer ni habitation ni âme vivante. La *famine* avait achevé l'œuvre de la guerre. Un fils mangea son père. Au village de Chatenoir, près de Schlestadt, une femme fut surprise salant, pour les conserver, les membres d'un enfant de huit ans. L'armée lorraine n'était pas plus heureuse. Un trait entre mille : un chirurgien est appelé pour une amputation; il s'agit d'abattre un poignet meurtri par une balle et gangrené. L'opération faite, le blessé reconnaissant demande au chirurgien ce qu'il désire pour sa rétribution. « Votre poignet » répond l'opérateur affamé qui s'en reput avec délices. Dans la terrible histoire du comte Ugolin, la vengeance de l'archevêque de Pise et la sombre imagination de Dante n'ont pas inventé de pareilles horreurs.

L'Italie eut, elle aussi, sa part de la crise. Dans son beau roman les *Fiancés*, Manzoni a traduit en récits touchants les souvenirs de la *famine* de Milan dans l'année 1629.

Le XVIIIe siècle s'ouvrit, pour la France, par une série de désastres. La détresse croissante d'année en année ne parvint à son comble qu'en 1709. L'hiver avait été d'une rigueur exceptionnelle. Déjà courbée sous le poids de ses revers, décimée, entamée, ruinée, la France eut à supporter, de plus, une épouvantable misère. Des émeutes éclatèrent partout et furent partout réprimées avec un luxe de rigueurs inouïes. Les routes se jonchèrent de cadavres. Les valets du roi et, parmi eux, des gentilshommes mendiaient par les rues de Versailles. Des profondeurs de la nation, un concert d'imprécations s'éleva jusqu'au trône, qui en fut ébranlé. « Beaucoup de gens, dit Saint-Simon, crurent que messieurs des finances avoient saisi cette occasion de s'emparer des blés par des émissairee répandus dans le royaume pour les vendre ensuite au prix qu'ils y voudroient mettre, au profit du roi, sans oublier le leur. » Ce n'était que le cri aveugle d'une absurde calomnie. Loin de songer à affamer son peuple, Louis XIV (l'histoire, tout en restant sévère pour ses fautes, doit lui rendre cette justice) témoigna la plus vive sollicitude pour les malheurs publics. Ordre fut donné à tous les citoyens de déclarer leurs subsistances. Des primes furent offertes à l'importation des grains, et la peine de mort édictée contre les accapareurs. Des flottes nombreuses, équipées à la sollicitation du roi, coururent à la recherche des blés, en Pologne, en Afrique et jusqu'en Turquie. Si une partie des convois fut pillée par l'ennemi, au moins en parvenait-il assez dans nos ports pour sauver la France du supplice de la faim. Le bien peut naître parfois de l'excès du mal, et ce n'est qu'en touchant le fond de l'abîme qu'un peuple peut s'en relever par un bond désespéré. On en vit un exemple dans ces cruelles conjonctures. Les cadres de la dernière armée de la France se trouvaient vides; ce fut la faim qui les remplit. Les paysans affamés allèrent chercher du pain sous les drapeaux. Le pain n'y abondait pas. « Pour faire marcher une brigade, disait le maréchal de Villars, je suis obligé de faire jeûner les autres. » L'armée française se battit à jeun à Malplaquet, mais elle ne s'en battit qu'avec plus de rage, et la France fut sauvée.

Si Louis XIV ne mérita pas les odieuses imputations de la souffrance en délire, l'histoire n'absoudra pas de même son successeur. Sous Louis XV fut conclu et pratiqué le fameux *pacte de famine*, dont nous ferons connaître plus loin, dans un article spécial, les tristes résultats.

Des disettes factices, œuvre de spéculations odieuses ou d'intrigues politiques, ont parfois désolé la France. Un an après l'avénement de Louis XVI au trône, en mai 1775, une multitude de vagabonds se rassembla dans différentes parties du royaume. En montrant tous les signes de l'ivresse, ils poussaient les cris de la faim. Ces hordes se conduisaient comme une armée qui eût voulu affamer Paris. Elles attaquaient les marchés qui alimentent la capitale, pillaient des voitures et des bateaux de blé, jetaient les grains à la rivière, brûlaient des granges et détruisaient des moulins. Ces actes mêmes démentaient le prétexte de la sédition. Les révoltés s'avancèrent jusqu'à Versailles et remplirent de leurs clameurs les avenues du château. Le roi, appelé par leurs cris, parut sur un balcon, et leur promit de faire baisser le prix du pain. Les rassemblements furent dispersés; les habitants de la capitale revinrent bientôt de leur effroi, et, comme on rit de tout, chacun s'amusa de ce qu'il avait appelé la *guerre des farines*.

Des désordres du même genre, et sous le même prétexte, éclatèrent à Paris au commencement d'octobre 1789. Le peuple se procurait difficilement et à grand prix un pain de mauvaise qualité, malgré l'abondance de la récolte nouvelle; on attribuait cette disette au projet de départ du roi pour Metz, et chacun était persuadé que la présence à Paris du souverain ferait cesser cet état de choses. Le 5 octobre, le peuple se soulève, demandant du pain, exigeant du conseil municipal qu'on marche sur Versailles, résidence de la cour, et qu'on en ramène le roi; une foule nombreuse et affamée arrive dans la journée à Versailles; une députation de douze femmes est introduite auprès du roi, qui les accueille avec bonté et déplore leur détresse. L'une d'elles, jeune et belle, est interdite à la vue du monarque, et peut à peine prononcer ce mot : « Du pain! » Le roi, touché, l'embrasse, et les femmes s'en retournent attendries par cet accueil. Mais le tumulte continue au dehors du château. Pendant la nuit et le lendemain, le désordre augmente; le peuple demande à grands cris que Louis XVI se rende à Paris. Ce vœu est exaucé; le roi arrive dans la capitale, au milieu d'une affluence considérable et s'installe avec sa famille au palais des Tuileries, qui n'avait pas été habité depuis un siècle.

Durant la Révolution, lorsque les passions des partis étaient prêtes à faire explosion, c'était presque toujours une disette qui leur servait de prétexte pour éclater. Au milieu de mars 1795, les subsistances manquaient à Paris par différentes causes : la principale était l'insuffisance de la récolte; en outre, les rivières, les canaux étaient entièrement gelés; pas un bateau ne pouvait arriver. Pendant que les arrivages diminuaient, la consommation, ou plutôt la demande, augmentait, comme il arrive toujours en pareil cas : la peur de manquer faisait que chacun s'approvisionnait pour plusieurs jours. On délivrait le pain sur la présentation de cartes; mais chacun exagérait ses besoins. De 1,500 sacs, la consommation s'était élevée à 1,900 par jour. La disette croissante obligea enfin de mettre les habitants de Paris à la ration. Pour éviter les gaspillages et pour assurer à chacun une part suffisante, Boissy d'Anglas proposa à la Convention nationale de réduire chaque individu à une certaine quantité de pain. Le nombre d'individus composant chaque famille devait être indiqué sur la carte, et il ne devait plus être accordé, chaque jour, qu'une livre de pain par tête. La Convention nationale adopta cette mesure, en portant toutefois la ration des ouvriers à une livre et demie. A peine ce décret fut-il rendu, qu'il excita une extrême fermentation dans les quartiers populeux de Paris et l'on n'appela plus Boissy d'Anglas que *Boissy-Famine*. Cette fermentation ne tarda pas à être suivie de mouvements insurrectionnels, et, à plusieurs reprises, la salle même des séances de la Convention nationale, aux Tuileries, fut envahie, soit par des députations de femmes, soit par des bandes armées criant : Du pain! du pain! Dans la plupart de ces journées, et notamment dans celle du 1er avril 1795, les femmes se firent remarquer par leur nombre, leur énergie et leur invincible opiniâtreté. Ce furent elles qui tinrent longtemps l'Assemblée en échec; c'étaient elles aussi, il est vrai, qui souffraient le plus de la disette, obligées qu'elles étaient, par un hiver très-rigoureux, d'être sur pied pendant tout le jour et pendant presque toute la nuit, allant de la distribution du pain à celle du charbon, de celle du charbon à celle du bois, et ne rapportant, après ces longues attentes, qu'une faible partie de ce qui était nécessaire à leur famille.

Une des plus formidables de ces insurrections populaires fut celle du 20 mai 1795. A dix heures du matin, la Convention nationale fut entourée par une multitude furieuse, interrompant ses délibérations par les cris : Du pain! du pain! A minuit seulement, la salle fut évacuée par les assaillants. Les distributions de pain et de viande, faites pendant deux ans par le gouvernement aux habitants de Paris, cessèrent en vertu d'un arrêté du Directoire exécutif, en date du 1er février 1796.

De nos jours, la science économique est trop avancée, les relations commerciales entre toutes les parties de la terre trop étendues, pour que les grandes *famines* soient à redouter; mais on voit encore se produire des années de disette, qui, si elles n'entraînent pas la mort des populations, produisent encore de cruelles souffrances parmi les classes peu aisées et amènent, par contre-coup, des crises industrielles et commerciales dont les conséquences peuvent se faire sentir fort longtemps.

Les économistes appellent prix normal, pour les céréales, le prix des époques où la production, sans excédant pour l'exportation, suffit à nourrir la population. D'après un rapport de M. Dupin, ce prix, pendant la première moitié de ce siècle, a été, en France, de moins de 20 fr. l'hectolitre. Depuis 1847, date du rapport que nous citons, cette moyenne, loin de s'élever, a parfois baissé. Ce chiffre de moins de 20 fr. n'est, bien entendu, que le chiffre moyen pour toute la France, la qualité de la terre, les transports et d'autres circonstances établissent forcément, de région à région, des différences constantes; ainsi, dans les années ordinaires, l'écart par hectolitre est de 8 fr. au moins entre Toulouse et Marseille, et de 8 à 9 fr. à l'autre extrémité de la France entre Paimpol et Strasbourg. Voici maintenant quels ont été les prix de cherté pendant les trois plus grandes disettes. En 1812, le maximum a été de 70 fr. dans les régions à haut prix normal; en 1817, de 60 à 65 fr., et, en 1847, de 53 fr. Le prix normal, presque triplé pendant la première disette, a été seulement un peu plus que doublé pendant la seconde.

Comme les époques de *famine*, les époques de disette ont été signalées par de graves désordres et d'assez grandes perturbations. Mais il est aussi à remarquer que, dans ce siècle, d'une disette à l'autre ces désordres et ces perturbations ont été beaucoup moins considérables. Les renseignements de ce genre relatifs à la disette de 1812 sont assez rares. Le gouvernement impérial faisait, on le sait, de l'extrême limitation de la publicité une des conditions de l'ordre public; tout ce qui touchait à la disette, prenant par ses conséquences un caractère politique, était soigneusement écarté des journaux; mais les actes du gouvernement disent assez haut quelle fut l'étendue du mal. Le 4 mars, un premier décret impérial prescrivait des distributions de soupe; le 4 et le 8 mai, deux autres décrets réglaient le prix des subsistances; le 10 avril, un quatrième décret, motivé sur les désordres arri-